

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 30

Artikel: Après la grande ville : croquis et impressions
Autor: Alin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204379>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Après la grande ville.

CROQUIS ET IMPRESSIONS

Des hommes passent, en chemise de couleur, la faux ou la fourche sur l'épaule. Un salut cordial au passage — un vieux masque reconnu, — ou bien le regard en glissade qui s'en va vers l'étranger, le citadin, celui qui est de là-bas, — plus loin — vers les grandes villes, on ne sait pas au juste. Des chars de foin s'entassent dans la cour, — tous les parfums de l'été, que chauffe enfin le soleil.

Au milieu des fuseaux verts de la vigne, dans toute la belle teinte d'aquarelle fraîche, des chapeaux dépassent, des gestes se concentrent sur les besognes prudentes...

Aussi dans les champs, où, de loin, les hommes pressés de ramasser leur foin, remuent comme de petits grillons, et où les attelages ont l'air de jouets d'enfants, oubliés là par la main de quelque gargantua capricieux...

Et là, sous les yeux, un coin de parc, — de grands arbres aux troncs très droits..., un peu forêt vierge... Une petite allée qui prend des teintes de lilas foncé, — et des taches de soleil qui viennent la barrer de tiges droites, comme des fleurs lumineuses et fauchées...

Et toute la gamme des verts, — toute l'exubérance déconcertante et riche des verts éclatants, des mousses opulentes et veloutées, — autour des troncs patinés comme de vieux bronzes ou gris et froids comme du métal poli.

Et dans cette riche et fleurissante verdure, la cohue aérienne de tous les insectes, crissant, bourdonnant et musicant à qui mieux mieux ; mouches qui passent comme des points d'or dans les échappées de soleil, — moucherons qu'on ne verrait même pas, s'ils n'étaient toujours en nombre comme de bons électeurs, — insectes bizarres, ailes diaphanes qui passent, petits corps ronds et gris, microscopiques aéroplanes, et puis les moustiques, ces ivrognes maigres, jamais visibles et toujours là, et qui se gorgent immodérément du meilleur vin de nos veines...

Dans les gerbes, toute la vie nombreuse et multiforme des bestioles, — toute la petite vie du ras de la terre, et trouant le silence de ses presque imperceptibles manifestations... feuille qui bouge, brindille qui craque, sauterelle aux yeux noirs un peu saillants, et qui s'appuie sur ses béquilles... Là-bas, dans un rais de soleil, un papillon blanc, éternel incertain, zigzague...

* * *

Quelle revanche, cette nature faite toute d'horizons largement ouverts sur le bleu du ciel, de la gamme émeraude des arbres, du chant des oiseaux et de la vie des insectes, — de tout ce calme de vieux arbres qui ne bronchent plus, philosophes bien enracinés, mais résignés à tout... — quel contraste avec la vie, même estivale, d'un Paris aux toits ensoleillés et brûlants...

Où sont les larges boulevards, aux terrasses de café débordantes, vers le soir, — le Pan-

théon, les dômes et les cathédrales ruisselantes de soleil ; et toute la sillonnée des rues, — les petits chevaux de fiacres maigres et fatigués, jalousant au bord des trottoirs l'eau fraîche du ruisseau... — les cochers assoupis, les omnibus bruyants, — voici Madeleine-Bastille et ses trois bons gros chevaux — et les autos, et les autobus, monuments trépidants et vacillants, jetant dans les rues l'appel nasal de leur trompe...

Ici, c'est la revanche du calme, de la nature immuable et douce des arbres, des ruisseaux chantant, et des feuillages rythmiques, — la revanche du sol campagnard, vaste et paisible, sur la fourmière étroite de la grande ville, sur l'entassement laborieux, mais étouffant, des millions d'insectes humains, combattants féroces, — tous rués à l'assaut, — ou bien ployés despotiquement à la tâche, et dont tant ne sauront jamais la douceur vivante des campagnes, la halte bienfaisante sous les horizons élargis, qui retrempe les énergies, dérident l'apreté des fronts, et mettent, avant de rentrer dans l'inévitable mêlée, un peu de soleil dans les yeux les plus assombrés.

Château d'Eclépens, 22 juillet 1907.

PIERRE ALIN.

Juste Olivier et le féminisme.

Les lignes suivantes sont extraites d'une « Conférence en vers » traitant ces sujets : « Les droits de la femme et les devoirs de l'homme. — La jeunesse. — Les quatre saisons et les quatre âges. — La vieillesse. — Le doute et sa racine. — Intermède. — Le solitaire. — La causerie. Ses conditions. — Dialogue avec un auditeur. — Historiettes et faits divers. »

Juste Olivier, dont on va, samedi, inaugurer le monument à Gryon, fit cette conférence à Lausanne, à Morges, à Genève, à Neuchâtel, à Bâle et à Aigle.

I

Mesdames et Messieurs, — ou : Messieurs et Mes-
[dames, —
(Des « mots mis en leur place » on connaît... les
[réclames !)

Le beau sexe est aussi le plus influent ; mais
La femme a-t-elle droit au premier rang ? je mets
La chose à l'examen, comme une simple thèse
Pendant encore. — Faut-il déjà que je me taise,
Ou m'accorderiez-vous, Mesdames, d'insister
Sur cette question, et de la discuter ?

Si j'en crois tous les dons qui sont votre apanage,
Non pas l'art seulement de tenir un ménage,
Mais la bonté, la grâce, et ce rapide esprit
Qui, sans air d'y penser, comprend tout et sourit,
Saisit à demi-mot, devine, vole et passe
Où le nôtre, plus lourd, veut un plus long espace ;
Si j'en crois tous cela, mille autres qualités
Qui forment votre lot, vous me le permettez.
Eh bien, si vous étiez en droit ce que nous sommes,
Non plus, par conséquent, des femmes, mais des
[hommes

Serait-ce d'un sourire aussi tranquille et doux
Que vous me laisseriez discuter contre vous ?...
Vous voyez ! — premier point. — Ce regard qui
[veut plaire

Amasseraient déjà des éclairs de colère.

— Second point : — devenus vos esclaves en droit
Le serions-nous en fait aussi bien ?... qui le croit ?
Pour un maître on n'a pas de bien vives tendresses ;
Vous seriez maîtres, bien ! mais seriez-vous maî-
[tresses ?

Et ne serait-ce pas, par un juste retour,
A vous, tranchons le mot, de nous faire la cour ?
Considérez enfin que l'échange des rôles
Emporterait aussi l'échange des paroles ;
Ainsi, quand nous disions : « Ma charmante ! »
[c'est vous

Qui diriez : « Mon charmant ! » jugez des rires fous !

Je sais bien qu'on prétend, en phrases doctrinales,
Vouloir faire de vous seulement nos égales.
C'est le plus simple droit, dit-on, c'est l'égalité.
Mais les mots sont trompeurs. Celui d'égalité
S'est prêté de nos jours à plus d'une équivoque,
Comme un beau fruit cachant un ver noir en sa
[coque.

Ce mot qui devait tout aplanir, monts et vaux,
N'a fait que nous donner des despotes nouveaux,
Non moins que leurs aînés portant très haut la tête
Sur le peuple hébété, devenu leur conquête.
Vous n'en feriez pas tant, si je suis bon devin ;
Mais toute égalité me paraît un mot vain.
La vie, en tous, pour tous, n'est jamais même chose.
On ne fera jamais ni du chêne une rose,
Ni... le contraire. Il faut en prendre son parti,
Surtout lorsque étant rose on n'est pas mal loti.

Chacun a quelque don que n'aura pas un autre.
Il faut développer ce bien, seul vraiment nôtre,
Pour arriver par là, par ce fil conducteur,
Au plus haut de soi-même, à sa propre hauteur.
C'est ainsi seulement, par ce droit de naissance,
Que vous aurez aussi, Mesdames, la puissance,
Sans qu'on la voie encor, par un criant abus,
Toute du seul côté de nos mentons barbus.
Mais qu'elle soit la vôtre, et qu'elle en ait la grâce,
Non l'effort de la nôtre et son poids qui harasse,
Son aller, son parler méthodiques et lourds,
Comme si vous aviez, vous, affaire à des sourds.
Pourquoi diantre vouloir être logicienne
Lorsque, cent fois bien mieux, on est magicienne ?
N'est-ce pas suffisant ? même trop ? Convenez
Que mener dextrement vos maîtres par le nez,
Depuis la belle Hélène et la guerre de Troie,
Fut et sera toujours votre art... et votre joie.

Done, à nos deux partis chacun sa qualité.
Tous deux supérieurs : voilà l'égalité.

Juste OLIVIER.

Gertrude à la Becca d'Audon.

FIN

La petite caravane s'ébranla après de brefs adieux. Elle avait à sa tête, comme guides, l'hôtelier et le maître d'école. Sui-vaient cinq ou six montagnards, puis Gertrude, le muletier et d'autres hommes portant des pelles, des cordes, des perches, tout l'attirail enfin d'une expédition de sauvetage.

Au hameau de La Ruche, où elle arriva rapidement, par une bonne route, la petite troupe se renforça de quelques montagnards. Une jeune fille versa à boire à tout le monde, à la lueur des lanternes qu'on venait d'allumer. Deux vachers, que la tourmente avait chassés des